

Mickenson

Grâce à Dieu, je suis toujours vivant ! Avant, je savais pas qu'être vivant c'était un cadeau. C'est vrai que, cette semaine-là, je pensais que le cadeau le plus précieux, c'était celui que j'aurais voulu offrir à Marylove. Ce mercredi matin donc, Ti-Blanc et moi on était accroupis comme des gamins sur le marchepied à l'arrière d'un pick-up qui descendait Lalue. Comme d'habitude, les entrées de la ville étaient prises dans des *blocus* pas possibles, voitures collées les unes aux autres dans un bordel de klaxons et d'engueulades. Des files de *tap-tap*, et toujours un qui tente le coup en sortant du rang, bloquant ceux d'en face, tout ça dans l'espoir de ramasser un client de plus, quelques gourdes, quoi. Ces machines-là, elles sont jamais assez remplies, et même quand y a plus un gramme de place dedans, y aura encore un gars comme nous prêt à se pendre à l'arrière, comme toujours, à ses risques et périls.

En levant la tête, je voyais les yeux du type qui se marrait au volant. Puis, comme il n'avancait plus, on a sauté.

– Bon, a dit Ti-Blanc, maintenant faut qu'on se trouve à bouffer.

– Sans un rond, ça va pas être évident.

– Y a toujours Mme Elza... Viens !

– Mme Elza ? Ça m'étonnerait ! La dernière fois que j'ai essayé de lui grappiller quelque chose, elle m'a menacé avec sa louche.

– On s'en fout, *man* ! Sa louche, c'est pas un flingue. En plus, t'as toujours été son p'tit chouchou !

– O.K., j'ai fait. Si on se prend des coups de louche, ce sera pas ma faute !

Bref, on vadrouillait, Ti-Blanc dans ses habits de travail, un jean râpé et un tee-shirt où on aurait pu tenir à deux, moi avec le jean que je m'étais acheté sur le trottoir près de la cathédrale la semaine d'avant, déchiré depuis sur un pare-chocs tordu. Les

baskets, je les avais « empruntées » à Moïse le matin même, alors qu'il roupillait encore. Pas terribles, ces baskets, mais à ma taille au moins, et valait mieux ça que de se couper un orteil sur un bout de verre. Le soir, j'avais pu lui remettre ses pompes au même endroit, sans que Moïse se rende compte que c'était moi qui les lui avais piquées. Bon. Mme Elza n'allait sûrement pas nous laisser travailler pour elle habillés comme ça !

Avec mon pote, sur Lalue, je me sentais libre comme un oiseau, juste un peu trituré par la faim, alors j'ai dit :

– O.K. Tentons le coup chez Mme Elza, on verra bien. Peut-être qu'en pleurnichant un peu, elle nous donnera un petit quelque chose.

On s'est tapé la main, puis on s'est approchés de l'étal de notre restauratrice préférée. Mme Elza, elle est pas méchante, même si elle râle tout le temps. On se connaît bien. Des fois, on fait des petits boulots pour elle. Alors elle nous donne à manger ou un peu de fric.

Ce jour-là, quand on est arrivés sur son bout de trottoir, elle remuait des spaghettis dans une grande cocotte, surveillant une sauce rouge dans une autre *chaudière*. C'était juste le moment où les gars qui s'étaient mis au boulot avant tout le monde s'enfilaient leur plat de spaghettis au hareng saur, assis sur des carcasses de batteries d'auto, le nez dans leur assiette, tournant le dos à la rue, cachés par un vague tissu, histoire de pas faire de jaloux parmi ceux qui auraient aimé être à leur place.

D'un geste automatique, Mme Elza a chassé un des chiens qui reniflaient ses *chaudières*. La bête s'est écartée, résignée plus qu'effrayée. Je l'ai fait remarquer à Ti-Blanc.

– Tu vois ce que je veux dire ? Je sais pas si c'est une bonne idée de lui demander quelque chose à manger maintenant. Si c'est pour se faire rembarrer comme le chien...

– Vas-y ! a insisté mon pote, sois pas si trouillard, *man* ! Elle va pas te démolir !

Mais, elle, elle nous avait déjà repérés. Et avant qu'on lui adresse le moindre mot, elle s'est mise à râler :

– Qu'est-ce que vous venez encore traîner dans mes pattes ? J'ai pas de travail pour vous aujourd'hui !

Chaque fois, c'était le même cinéma. Elle commençait toujours par bougonner, il fallait absolument que chacun joue son rôle.

– Mais Mme Elza, vous savez bien. J'ai faim, j'ai rien mangé ce matin ! *M'grangou* !

– Toi, c'est bien simple : tu crèves toujours de faim. Je vous dis que j'ai pas de travail à vous donner aujourd'hui, moi ! Et vous savez comment ça marche : pas de travail, pas de nourriture. Je ne peux quand même pas nourrir tout Port-au-Prince gratis !

J'ai pris le ton qu'il fallait, comme si j'étais encore un *timoun* :

– S'il vous plaît... Juste cette fois.

– Y a pas que vous ! elle a crié. Mais avec vous, c'est toujours la même chanson. Elle m'imita : « S'il vous plaît, fais ça pour moi ... »

Puis, reprenant sa voix dure :

– Arrête tes larmes de crocodile ! Et moi, avec quoi je vais acheter mes spaghettis demain ?

– Tu les décompteras de notre travail !

Cette fois encore, en grognassant, elle avait fini par nous tendre deux petits bols de spaghettis à la sauce tomate. Puis on s'était mis hors d'atteinte des coups de louche.

Elle avait le dos tourné quand Ti-Blanc m'a dit :

– Ben tu vois, *man* : on a quand même réussi à gratter ça sur le dos de la vieille !

– Ouais, mais elle oubliera pas. Elle nous le décomptera la prochaine fois qu'on travaillera ici, tu peux en être sûr.

Comme je guettais les assiettes des clients qui partaient, des fois en laissant un os avec quelque chose dessus, Mme Elza m'a encore houspillé :

– Reste pas planté là, Mickenson, tu vas me faire fuir la clientèle !

Elle a regardé Ti-Blanc. Un spaghetti lui pendait de la bouche et de la sauce gouttait sur ses habits.

– Mon Dieu, regarde-moi ton tee-shirt ! T'es censé manger, pas te décorer avec ! Vous aviez faim, soi-disant. Et c'est comme ça que vous traitez mes bons petits plats !

J'ai fait signe à Ti-Blanc pour qu'on dégage. On s'est éloignés, jusqu'à ce qu'on trouve un endroit plus cool sur le trottoir. On avait eu de quoi faire taire les gargouillis de notre estomac, c'était tout ce qui comptait.

– Allons voir ce qui se passe sur le Champ de Mars.

J'ai bien remercié Mme Elza et on a marché vers l'esplanade.

J'adore le coin des artisans ici, voir les souvenirs qu'ils vendent aux touristes et à la diaspora venue se retremper au pays : les mortiers, les pilons décorés et tous les autres trucs en bois sculpté qu'ils font eux-mêmes. Rien à voir avec les mochetés taillées dans du bois brut que fabrique le type à ma tante Modlène et que toutes les femmes du quartier lui achètent. M'étonnerait quand même que ces choses qu'on trouve ici servent vraiment un jour à piler des herbes ou des racines pour la cuisine. Trop beau pour ça...

On était sur la place de l'Indépendance, en haut du Champ de Mars. D'un coup, tout s'est arrêté. Un clairon s'est mis à jouer tout seul l'hymne national. Les voitures, les *tap-tap*, même les motos-taxis et les passants ont plus bougé. Trois policiers au garde-à-vous saluaient le grand drapeau bleu et rouge en haut de son mât. Huit heures. Quand le clairon s'est tu, le bruit est reparti plus fort qu'avant. Comme la circulation, on aurait pu repartir, nous aussi, mais on était moins pressés que les autres, alors on a traîné encore un peu dans le coin. Se presser pour aller où, de toute façon ?

Des gens faisaient la queue devant la banque pas loin. J'ai visé leurs tronches, leurs fringues, essayant de deviner ce qu'ils faisaient dans la vie et combien de dollars ils avaient mis de côté. Beaucoup plus que les trois cent vingt gourdes que j'avais dans ma boîte au centre de jeunes, en tout cas. Je ne savais pas encore ce que j'allais pouvoir acheter à Marylove pour son anniversaire, ce dimanche. Fallait que je trouve du fric quelque part, je voulais lui offrir quelque chose de vraiment bien, un truc classe, quoi. Et c'est ce sacré cadeau qui a foutu la merde.